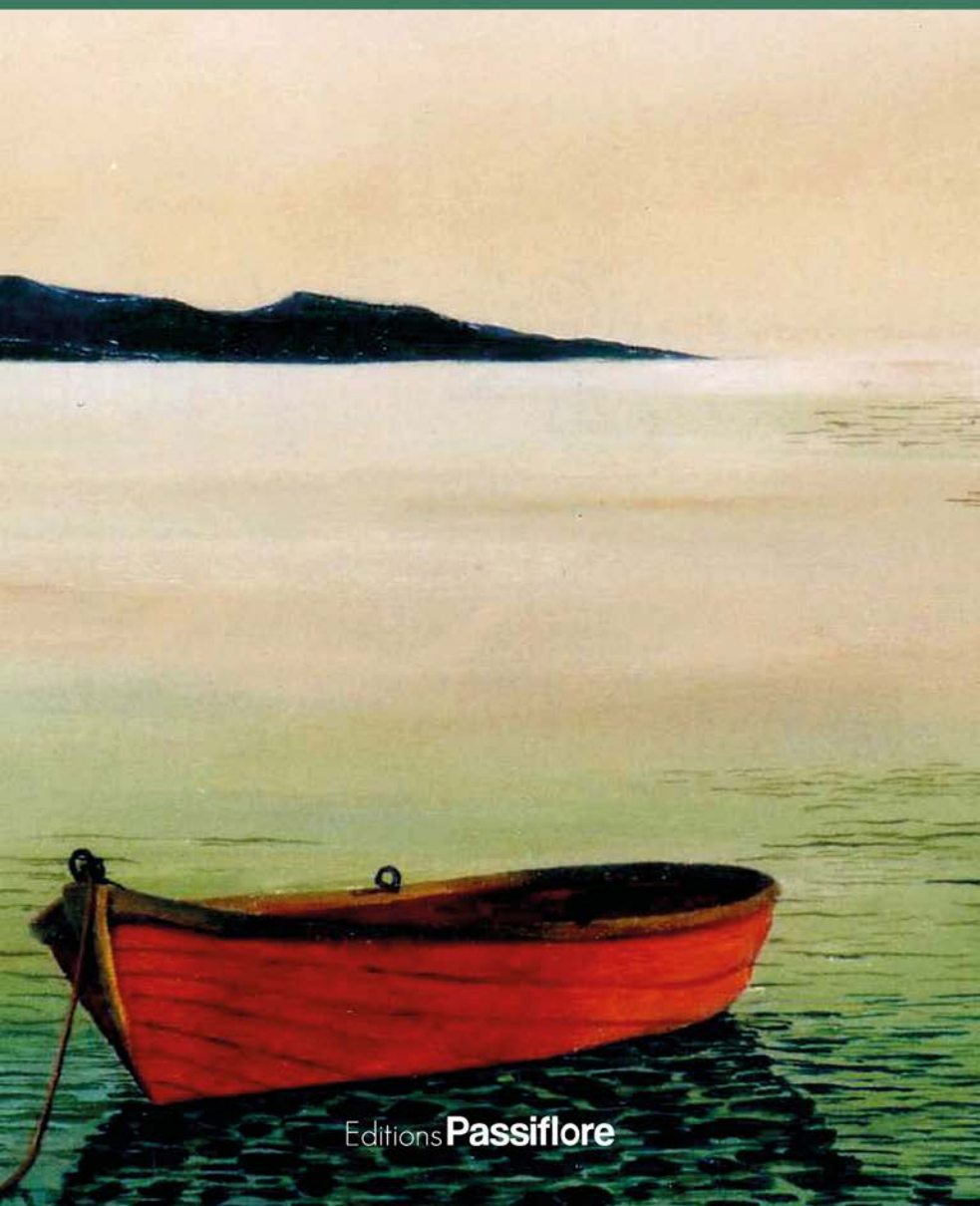


Bernard Housseau

La Jeune fille et le Fleuve

roman



Editions **Passiflore**

TOULOUSE

*L'église Saint-Sernin illumine le soir
d'une fleur de corail que le soleil arrose
c'est peut-être pour ça, malgré ton rouge et noir,
c'est peut-être pour ça qu'on te dit ville rose...*

Toulouse
Claude Nougaro

ELLE

Derrière moi, il y a le brouhaha de la ville et cette nuit trouée par quelques lampadaires qui ne font qu'effacer les étoiles.

Je longe les quais de la Daurade, des phares m'éblouissent. Bêtement, je me dissimule derrière les platanes pour que les occupants des véhicules ne me voient pas, je ne sais pas pourquoi je fais ça. Une vieille peur des flics peut-être ?

J'ai pris les escaliers qui descendent vers les berges de la Garonne. En bas, il n'y a personne, les rives sont désertes.

Bientôt minuit sonnera dans les clochers, terminant la journée. Cette journée que j'attendais depuis si longtemps.

Aujourd'hui j'ai vingt ans.

Et il ne s'est rien passé !

Le fleuve s'écoule, léchant furieusement le quai ; des eaux noires qui vont un peu plus bas se heurter aux piles du pont Saint-Pierre. J'aimais ce pont, ce quai, ce quartier. Mais cette nuit, tout me semble hostile.

J'ai vingt ans.

J'avais rêvé de ce jour, le plus beau de sa vie, paraît-il. Mais ce n'est qu'un jour comme les autres, plus moche peut-être, parce que je l'attendais plus beau.

Je viens là tous les week-ends. En général, ce n'est pas pour m'y balader, mais parce que le soir, pour me faire un peu d'argent, je travaille dans un restaurant tout près.

J'ai appris à aimer cet endroit, ce quai. Ici c'est harmonieux, contrairement à chez moi. Juste à côté, il y a l'École des beaux-arts, je vois tous ces étudiants qui en sortent, des cartons à dessin sous le bras. Je rêve d'y aller un jour. C'est un rêve stupide ! Je passe le bac à la fin de l'année, et je sais que je ne l'aurai pas.

Ma mère m'engueule, mon beau-père engueule ma mère.

Ils disent que je devrais trouver un travail à plein temps, que je perds le mien et qu'il n'est pas question qu'ils me paient des études. Pourtant, je bosse trois soirées par semaine, toutes les vacances ; je ne leur coûte pas grand-chose. Mon frère croit qu'ils ne veulent pas que j'étudie parce qu'eux, « ils ne lisent que la télé ».

Mon frère, j'aurais aimé qu'il soit là aujourd'hui, lui n'aurait pas oublié mon anniversaire.

Au-dessus de moi, l'ampoule du lampadaire vient de griller, je suis davantage dans la nuit. Un peu plus seule, mais peut-on être plus seule ?

Je me suis rapprochée de la Garonne. Ses flots tourbillonnent, charriant des branches qui s'accrochent aux piles du pont ou qui iront en aval s'accumuler sur les grilles qui protègent la centrale du Bazacle.

Il a beaucoup plu cet automne et les eaux sont troubles.

Cette Garonne qui l'été dernier avait transformé ses rives en de longues plages et faisait émerger les hauts-fonds caillouteux a changé d'apparence. Ce n'est plus le même fleuve, il gronde cette nuit, et ses remous me fascinent.

Je sens en moi un mélange de tristesse et d'amertume, une révolte contre je ne sais quelle injustice, une envie de violence mêlée à une envie de me perdre.

Ce matin, ma mère et son compagnon criaient déjà aux aurores. Elle a oublié que c'est mon anniversaire. Sait-elle au moins l'âge que j'ai ?

Je suis partie en douce au lycée. Pourquoi y vais-je encore ? Je voulais vivre une autre vie qu'eux. Une autre vie que celle de ma mère qui ressasse continuellement ses échecs ou les efforts qu'elle fait pour nous... tu parles !

Je ne voudrais pas avoir un copain comme le sien ; l'horreur, ce type. La seule chose qu'ils font de bien ensemble, c'est picoler ! Et après, bien sûr, les insultes volent bas ! Autant vaut-il ne pas être entre eux à ces moments-là !

Mais ce soir, je pense que je ne ferai pas mieux qu'elle. Le bac, je ne l'aurai pas.

Alors quel avenir m'attend ? Un métier pourri, mal payé, un homme qui me traitera comme les hommes l'ont toujours traitée.

À midi, mon copain est venu me chercher à la sortie du lycée. Il m'a emmenée dans un coin tranquille, une baraque abandonnée – trop romantique, le Matteo ! Je l'ai suivi quand même, j'espérais un cadeau, des fleurs, un peu de tendresse. Il m'a embrassée avec violence, m'a pelotée, puis il m'a pris la tête entre ses mains et m'a obligée à me baisser. J'étais tellement surprise !

D'un coup, je me suis relevée. Je ne voulais pas, pas aujourd'hui. Lui, il n'a pas compris. « Tu te rebelles », qu'il a crié. Je me suis débattue, je me suis enfuie.

Lui non plus ne savait même pas que j'avais vingt ans aujourd'hui !

Ils ont tous oublié.

Je me suis réfugiée dans une entrée de cave, je me suis rhabillée, il avait déchiré mon chemisier. J'en aurais pleuré, pas pour mon chemisier, je m'en fous des boutons arrachés, mais parce que je vais trop ressembler à ma mère.

J'ai traîné tout l'après-midi, j'ai séché mon cours d'anglais. Ça va encore m'attirer des ennuis ! Mais je ne veux pas voir les autres.

Je suis partie vers la Garonne, à pied. De chez moi, j'en ai pour plus d'une heure. Je pensais que cette marche me changerait les idées, mais je n'ai pensé qu'à ça : à mes vingt ans ratés.

J'ai longé le fleuve, regardé avec envie la façade de la fac des beaux-arts, avec ses bustes d'artistes sculptés en bas-relief. J'ai appris ce terme il n'y a pas longtemps, en écoutant des étudiants qui en parlaient.

J'ai rejoint le petit restaurant où je sers en salle tous les soirs du week-end.

Bien sûr, personne ne m'a souhaité quoi que ce soit, mais eux, je ne peux pas leur en vouloir, c'est pas des amis, c'est juste des collègues.

Ici aussi c'était une mauvaise journée, le patron était de mauvais poil, « il y a moins de clients, la crise » qu'il dit.

Parfois, il y a des jeunes couples qui viennent manger. Je les vois se regarder dans les yeux, la main dans la main

par-dessus la table. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie de ça, de connaître quelqu'un qui m'effleure le visage, qui me parle. C'est peut-être pour vivre ces moments que je rêve d'être étudiante.

Ils ont des livres qu'ils posent à côté d'eux; ont-ils appris ces manières dans les livres? Quand je le raconte à Matteo, il me dit que c'est tous des cons... que c'est de la frime. Un homme, une femme, ça ne parle pas...

Ce soir, il y a deux jeunes qui sont installés à une table, tellement jeunes! J'ai vite compris qu'ils n'avaient pas beaucoup d'argent parce que le garçon regardait le menu avec inquiétude. La fille a proposé de partager, mais lui a fait non de la tête. Je crois que c'était la première fois qu'il invitait sa copine au restaurant. Ils ont posé un carton à dessins sur la table à côté d'eux. Quand je suis venue prendre leur commande, j'ai vu qu'il était ému. J'ai demandé s'ils prendraient du vin.

— On le sert au verre, j'ai dit, et le vin de Cahors est très bon.

En plus c'est le moins cher, mais ça je ne l'ai pas dit, si le patron m'avait entendue, il n'aurait peut-être pas souri. Le garçon a acquiescé, visiblement soulagé que je lui propose quelque chose. J'ai rapporté les deux verres, ils ont trinqué, j'ai vu qu'il lui prenait la main.

Et moi, comme une conne, je me suis mise à chialer!

Moi, je pensais à mes vingt ans, à Matteo. Ça m'aurait tant fait plaisir qu'il m'invite à manger. Peut-être pas dans un restaurant, mais manger ensemble aujourd'hui, même un kebab, n'importe quoi.

Je suis tellement à côté de ma journée que j'ai fait tomber une assiette. Le patron a crié, je me suis remise à pleurer.

Il s'est radouci et il a dit :

— Ça va ! C'est qu'une assiette.

Mais je n'arrivais pas à m'arrêter.

— Qu'est-ce qu'elle a ? il a demandé.

— Elle a ses ragnagnas, a ricané l'autre con de serveur.

— Ça va, calme-toi, a dit le patron, rentre chez toi. Vu la clientèle, on s'en sortira sans toi.

Je suis partie en jetant un coup d'œil aux deux jeunes, ils mangeaient peu, mais leurs yeux brillaient !

J'ai erré dans les rues de Toulouse, j'ai repensé à mon frère. Il joue du saxo avec des copains dans un groupe. Le week-end, ils animent des soirées, des mariages, c'est pour ça qu'il n'est pas là aujourd'hui.

« C'est pas un travail », a dit le beau-père. Mais mon frère, il s'en fout du beau-père. Il dit qu'il aime faire de la musique et qu'il veut en vivre. Je suis sûre qu'un jour il sera célèbre.

Lui, certainement qu'il pense à moi en ce moment. Sans doute a-t-il essayé de m'envoyer un message, mais j'ai oublié mon portable au resto et je n'ai pas envie d'y retourner.

Je n'ai pas envie de rentrer à la maison non plus ; personne ne m'attend. Ma mère s'en fout d'où je dors ; et mon beau-père, il préférerait que je ne revienne pas. Ils veulent bien de moi seulement pour l'argent que je laisse tous les mois, « pour payer ma pension » qu'ils disent. Pour se payer à boire plutôt !

Quand je suis arrivée sur les quais, il n'y avait déjà plus personne. Il fait froid ce soir, alors les gens ne traînent pas dehors.

Il est onze heures et demie, la journée s'achève : « la plus belle journée de ma vie » !

Je me suis remise à chialer, je me trouve stupide.

Je vois l'eau noire couler, je me sens attirée par celles du fleuve. Elles doivent être encore plus froides ! Mais il y a quelque chose dans ce mouvement qui m'apaise, les remous peut-être, ou ce bruit tellement continu qu'on pourrait presque l'oublier, mais qui fascine. L'écume se forme dans le bouillonnement, mousse blanchâtre accrochant les lueurs de la ville.

Je n'ai plus de larmes, l'envie de pleurer sur mon sort m'est passée. Ma solitude n'est pas un hasard, sans doute ma destinée. Et j'ai peur pour mon avenir.

Pourtant je ne suis pas vraiment seule. Sur un banc, derrière moi, il y a une silhouette.

Je sais qui c'est. Enfin je ne connais pas son nom, mais c'est un vieil homme qui est là souvent. Je ne lui ai jamais parlé, il reste assis là, des fois un peu plus loin, vers le barrage du Bazacle, à contempler le fleuve comme s'il y voyait quelque chose que les autres ne verraient pas. Parfois, comme ce soir, il est allongé.

Alors je me dis que je finirai peut-être comme ce vieux. À dormir dehors. À regarder le fleuve couler.

J'ai vingt ans aujourd'hui, je n'ai pas de vrai métier, j'habite chez ma mère comme je serais chez une logeuse, j'ai un copain qui ne m'aime pas...

C'est pas beaucoup quand on a vingt ans.

Depuis quand, l'homme allongé derrière moi, n'a-t-il plus d'espoir lui non plus ?

Le fleuve tourbillonne devant moi, ma tête tourbillonne, peut-être simplement parce que je n'ai rien mangé de la journée. J'aurais aimé entendre la voix de quelqu'un ce soir, lui parler avant qu'on soit demain. Je me suis approchée davantage de l'eau, près, trop près. Alors je me dis qu'elle n'est peut-être pas si froide que ça. À qui je pourrais bien manquer ?

Un tronc est accroché à la pile du pont. Parfois il y a quelques branches, mais ce soir c'est presque un arbre entier. Tout près d'ici, il y a un panneau qui explique qu'on gardait les corps des noyés apportés par la Garonne ; on les conservait dans un abri dissimulé sous l'escalier. Ce tronc, c'est comme le corps d'un noyé, un arbre déraciné et emporté par le courant, un arbre qui a fini sa vie prématurément.

Et un homme ? Jusqu'où un corps peut-il bien flotter avant d'être repêché ? Est-ce que ça flotte d'ailleurs, un corps ? Ou peut-être que ça coule ? Qui pourrait bien se soucier d'un corps à la dérive à cette heure ?

Je me suis encore approchée de l'eau, penchée au-dessus, comme pour voir à travers ; mais sûr qu'on n'y voit rien, il fait noir, et elle est trop sombre, trop boueuse de toute la terre arrachée en amont. Et pourtant elle ne m'inquiète pas, ses tourbillons m'hypnotisent.

J'ai seulement un peu peur d'avoir froid dans ce bouillonnement...

Je sens l'eau qui m'éclabousse le visage en venant taper furieusement sur la berge.

Je vais manquer peut-être un peu à mon frère...

— Vous allez le réveiller, a dit la voix.

J'ai sursauté, je me suis retournée, le vieux était là, derrière moi.

— N'ayez pas peur, a-t-il ajouté avant de préciser, c'est une mauvaise heure pour se baigner.

Je l'ai regardé sans dire un mot. Il était grand mais semblait voûté; ses yeux étaient clairs, presque blancs. Un regard de vieux, j'ai pensé, mais plein de gentillesse.

— Vous allez réveiller le héron, a repris l'homme.

De la main, il montrait une silhouette perchée sur le tronc coincé par la pile du pont.

— Il a pêché toute la journée, alors il se repose, c'est un bon pêcheur!

— Je l'avais pas vu.

— La lumière est faible à cette heure et les réverbères parfois en panne.

Il s'est mis à me parler et à parler encore. Je suis sûre qu'il savait ce qui se passait en moi, pourquoi j'étais descendue si près de l'eau. Sans doute avait-il rencontré lui aussi le désespoir et il devait savoir le reconnaître chez les autres.

Peu à peu, j'ai répondu à ses paroles, puis j'ai causé et lui beaucoup moins.

Il a même réussi à me faire sourire, je crois.

Quand il est parti, il était deux heures du matin.



Après une enfance africaine Bernard Housseau devient ingénieur agronome puis créateur de mobilier dans le Sud-Ouest. L'écriture l'a toujours accompagné. Il a publié plusieurs ouvrages sur nos relations à l'arbre, à la forêt et à l'étranger... La Jeune fille et le Fleuve est son quatrième roman.

La Jeune fille et le Fleuve

Bernard Housseau

Un vieil homme un peu vagabond et une jeune fille, oscillant entre délinquance et désespérance, se rencontrent une nuit au bord de la Garonne, sur le quai de la Daurade à Toulouse.

De ce face à face nocturne naîtra une relation qui prendra toute sa force autour d'un bateau à construire, prélude à un étrange périple le long du fleuve.

Voyage initiatique pour la jeune femme, vécu comme une échappatoire aux violences d'un quotidien banal ; rencontre inespérée et dernier voyage pour l'homme.

Au rythme de la Garonne et de ses colères imprévisibles... un message d'espoir pour une jeunesse défavorisée qu'il devient urgent de considérer.

20 €

